

Baigner de nouveau dans la lumière des concerts

SION Samedi, la Fribourgeoise Pier et la Valaisanne Sandor ont relancé la machine du live dans le jardin de la Ferme-Asile, devant 100 personnes assises. Un moment aussi fragile qu'émouvant.

PAR JEAN-FRANCOIS.ALBELDA@LENOUVELLISTE.CH/PHOTOS
HELOISE.MARET@LENOUVELLISTE.CH



Un arbre en toile de fond, des chaises éparpillées dans l'herbe, la performance d'une artiste, l'expérience du concert, intense même dans une formule très dépouillée.

Quelques ampoules tendues sur un fil, un bel et grand arbre en toile de fond, un promontoire tout simple, recouvert de faux gazon, des chaises éparpillées dans l'herbe du jardin de la Ferme-Asile, un petit système son... Le Palp Festival nous a déjà appris depuis longtemps qu'on peut faire scène de tout bois, mais ce décor-là, en arrivant sur place au soleil couchant d'une journée d'été avancée, offre une émotion inversement proportionnelle au minimalisme du dispositif mis en place.

Le prix de la magie

C'est que le sevrage a été long. Pour tous. Le public de 100 personnes qui semblent déjà prendre du plaisir à se ranger en ligne devant le portail d'entrée – la soirée est sold out – et surtout les artistes, qui n'auront sans doute jamais eu autant de bonheur à faire un soundcheck de début d'après-midi.

En prenant place, on parle à voix basse, on parle d'autotests, on ne résiste pas à la tentation de se déchausser pour plonger ses orteils dans la fraîcheur végétale, on cherche presque machinalement la bière qui aurait été ordinairement posée au pied de la chaise. Mais le cadre est strict. C'est le prix de la magie. Pas de boisson, le masque, les places assises à bonne distance. On s'y fera, si on le doit.

Après quelques mots introductifs de la nouvelle programmatrice Audrey Powell, des sons voyageurs annoncent la couleur de la performance à venir. Bruits d'eau, de bateaux, de vagues, bruits de rails, de trains lointains. Laure Bétris (Kassette, Hex, Horizon liquide) présente là son nouveau projet Pier (prononcer Pierre) né à l'orée du premier confinement. «Pendant l'année écoulée, j'ai donné beaucoup de mini-concerts dans mon local, pour des groupes de quatre personnes. C'était très intimiste, intense. Là, c'était l'occasion de voir si j'arrive à installer l'atmosphère voulue pour une centaine de personnes, en plein jour», expliquera-t-elle après son set.

Les réflexes perdus

Entre les univers de la chanson, du conte, du récit de voyage, des musiques du monde, du rock et de l'électronique, la lauréate d'un Prix suisse de musique en 2018 dessine les paysages du Caire où elle a travaillé en résidence, chante parfois en chaldéen, peint les couloirs froids d'un hôpital... Entre les titres, côté public, on est un peu rouillé. Quand et comment applaudir? Entrer en lien, répondre aux apartés de l'artiste? On cherche un peu le réflexe perdu, on se défait gentiment de l'écran, qui fut notre principal pourvoyeur de concerts pendant des mois. On tape dans les mains tout faux, sur le premier et le troisième temps. Pas grave, le frisson passe.

La chaleur tombe un peu, Sandor prend la scène armée de sa seule guitare et ramène l'attention et l'écoute vers des chansons concises, à la poésie directe, anguleuse et saisissante. La Valaisanne établie à Lausanne joue d'ordinaire sa pop cold wave nocturne dans la puissance d'arrangements électroniques soignés et les ombres et lumières des scènes appuient l'esthétique volontiers synthétique.

Belle fragilité

A son aise, drôle dans ses interventions, elle se défait très vite d'un stress «assez terrible sur les deux premiers titres», confie-t-elle plus tard, et embarque le public dans ses récits d'amours heurtées. Elle qui vient de sortir un nouveau single, «200 mètres», qui met en balance l'insouciance des jeux de l'enfance et un monde adulte anxiogène, irradie du plaisir de jouer.

Un ultime rappel et le concert s'achève. Le soleil n'est pas complètement tombé, la soirée est encore jeune. Chacune et chacun dans le public ramène sa chaise jusqu'à la Ferme-Asile et s'éparpille en ville.

Bien sûr, tout n'était pas parfait, tout semblait encore très fragile, suspendu à un fil comme les ampoules du décor. Bien sûr, on aurait aimé bouger, aller tout près, respirer librement. Mais le moment était beau. On ne retourne pas au concert comme avant. On ne remonte pas sur scène comme avant non plus. La rareté dernière de cette expérience collective – qui semblait si commune il y a un peu plus d'une année – a sans doute rendu évidente, indéniable la préciosité de ce qui a été partagé. De ce qui est à chaque fois partagé quand public et artistes se rencontrent pour de vrai.